

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 14

Artikel: Quand on n'est pas polyglotte
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201015>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

première armée moscovite sur ce sol dont les Alpes sont les accidents. L'habitant de l'Helvétie contemplait avec surprise l'air martial de ces robustes fantassins, agiles sous un lourd équipement minutieusement imité des vieux Prussiens de Frédéric ; l'extérieur farouche de ces cavaliers nomades venant des rives du Don et des gorges du Caucase ; le pas accéléré de ces épais bataillons, marchant tour à tour au lugubre roulement de grosses caisses de tambour détendues et à la cadence de chants argentins, dont les strophes retentissaient par peloton de la tête à la queue des colonnes ; ces Cosaques à la laideur étrangère, vêtus d'un large pantalon, d'une sale et courte tunique, brune, rouge ou bleue, coiffés d'un bonnet de pelisse, une longue et forte lance et un petit fouet à la main, un sabre, parfois un ou deux pistolets à la ceinture, un fusil à fourchette en bandoulière, accroupis sur un cheval de chétive apparence, mais d'une force et d'une vitesse incroyables, pour bride un licou, souvent un ou deux chevaux en liberté à la suite du leur. On les voyait, épars dans cette contrée, l'explorer en peu de jours avec la sagacité exercée dans leurs steppes, retrouver leur chemin à travers tous les détours, sans s'égarer dans les forêts, lire sur la poussière ou le terrain un peu mou le nombre et la direction des gens ou des troupeaux, s'orienter à merveille, de jour par le soleil, de nuit par les étoiles. On regardait avec étonnement la multitude de ces petites charrettes à deux roues, trainées par quatre chevaux de front et conduites par des demi-sauvages qui, n'observant aucun ordre, encordaient les routes ; ces berlines destinées au transport des malades, belles à l'œil, en réalité coffres grossiers et mal suspendus qui augmentaient les souffrances des blessés.

Au point de vue militaire, l'infanterie russe, peuplée à une guerre savante, l'était éminemment à débusquer les ennemis par son audace et sa vélocité dans l'attaque, par sa fermeté, qu'aucun obstacle n'ébranlait, par la vigueur physique et par le fanatisme qui soutenait sa bravoure. La cavalerie, haut montée, pesamment harnachée ; habituée à se mouvoir dans un terrain sans accidents, dénuée d'instruction et de souplesse, manquait, pour une guerre de montagne, des qualités indispensables ; les Cosaques seuls en possédaient quelques-unes. L'encombrement d'un charroi calculé pour la guerre dans les vastes plaines sans ressources de la Turquie, formait le principal défaut de l'armée moscovite.

Nos bons vieux troupiers.

Un lieutenant à un soldat.

— Dites-moi, Mermoud, qui est le commandant de la compagnie ?
 — Le cap'taine.
 — Vous êtes sûr ?
 — Oui, lieutenant.
 — Bien sûr ?
 — Mais oui, pardi, excepté sur les bateaux. Alo, là, c'est tout le contraire ; c'est la compagnie qui commande le cap'taine.

* * *

A Bière.
 — Avancez, Champendal.
 — Voilà, mon cap'taine.
 — Qui est-ce qui soigne les canonniers, quand ils sont malades ?
 — Les canonniers ?... Cap'taine, c'est le médecin.
 — Et les soldats du train ?
 — Les soldats du train ?...
 — Oui, les « tringlos » ?
 — Ah !... les tringlos ?... les tringlos ? Eh bien, c'est le vétérinaire.

* * *

Pernette. — M. Edouard Rod vient de faire paraître la onzième de ses nouvelles vaudoises. Elle

est intitulée : « Pernette ». Comme « Luisita », elle a pour sujet un drame de village ; mais elle est moins cruelle, et s'achève dans l'attendrissement d'une réconciliation. « Pernette », injustement soupçonnée, regagne la confiance de son mari. Ici encore, le caractère du vieux paysan est le mieux foulillé, le plus complet, le plus vraiment vaudois ; on croit le voir, l'entendre, on reconnaît ses gestes et ses intonations. Les femmes sont plus simplifiées ; l'une d'elles même l'est au point qu'elle n'apparaît plus vivante ; c'est la machine à médisances nécessaire à la marche de l'action. — L'auteur a emprunté les expressions et les mots du terroir, il ne les emploie jamais à faux, et la langue de ses personnages est d'un réalisme presque sans défaillance.

A. F.

L'est daô bon côté.

Vo séde que dein lè z'eglise dè veladzo lè fennès sé mettant d'on côté et lè z'hommo dè l'autro. Adon parrait que l'autra demeindzè, à cein que m'a conta lo sonneu, l'ai a cauquon que s'est met à dévezà tandi que lo menistre predzivè, que cein lâi a copâ lo subliet et que s'est arretâ franc. Dévant dè reinmodâ, l'a vouaiti lè dzeins ào blanc dâi ge, coumeint po lão férè vergogne, et coumeint gneugnivâ dâo côté dâi fennès, la Luise, onna granta tabousse que sè peinsè que lo menistre crâi que l'es lhi qu'a mena lo mor, se láiev et lái fâ :

— N'est pas dè sti côté qu'on dévezè, monsù lo menistre.

— Tant mi, cein botséra pe vito.

Quand on n'est pas polyglotte.

On raconte que, tout récemment, un jeune Allemand devant se rendre à Eclépens, près d'Yverdon, prit son billet de chemin de fer à Bâle. Au lieu de prononcer *Eclépan*, il dit *Eclépin*. Alors on lui donna un billet pour Aix-les-Bains. Arrivé près de Meyrin, dans le canton de Genève, d'aimables gens de la localité, qui se trouvaient dans le même train, firent descendre à la dite gare le voyageur fourvoyé et l'adressèrent à un douanier qui savait l'allemand. Le jeune homme put ainsi faire revenir ses bagages qui filaient toujours sur Aix-les-Bains.

Cette aventure nous en rappelle une toute semblable, qui arriva il y a bien longtemps à une Anglaise en séjour à Nyon. Désireuse de visiter le château de Chillon, cette dame monte dans une voiture en lancant au cocher ces mots : « Condiousez-moâ ào tchâtaò dè Tchaillen ! »

Ignorant la prononciation anglaise, l'automédon comprit « château d'Échallens » et mena milady sur les bords du Talent.

Rein ne brûlé.

— Eh bin, Sami, ton valottet est don à Lozenna po passa s'n'écoula ?
 — Et oï, Abram.
 — L'est conteint ?
 — Oï ; mal ai sont tenus pi trâo rudo. Se l'ont lo malheu d'arrêvâ trâo tard po l'appet, crac ! sont su d'allâ ào clliou.

— L'é dza bin oïu derè. Dè noutron teimps, on n'étai pas dinsè boriaudâ, et portant cein n'allavé pas plie mau. Noutron vilho comi, quand n'aviâ lè dozè exercices dè la demeinde, ne fasai pas tant sa Sophie s'on n'étai pas quie ào picolon, kâ, quand lo tambou lâi demandive se faillai rappelâ, lo comi lâi fasai : « Tè faut atteindre onco on momeint, François, ne sont pas onco ti quie ».

Pensées.

Il n'y a point de bonheur pour celui qui opprime et persécute.

* * *

Heureux, l'homme innocent de toute fraude, qui n'a point à se reprocher la misère de ses semblables, qui jamais ne les a humiliés par une parole dure ou par un regard hautain.

PESTALOZZI.

Ne faut pas trâo taboussi.

Po que tot allé bein et vivré benirâo, ne suffi pas d'avaï fenameint dè cliau vesins remaufus que sont adé à bordena après lè z'autrës dzeins.

Matou étaï dincé ; l'avaï on tò 'orgouet dè limemo que seimbliauvé que lo séalo ne sé lévavé qué por li, kâ l'avaï onna bliaga dè la notze. Tot lo mondo passavé per sa leinga que fasai atant de bri qué totés lè senaillés dâo payi.

Sé veintavé dè verré corré le dzenelhés ein Savoï dû su Montbénion ; on dzo que lo teimps étaï bein cliau, l'affirmavé avaï vu, du lo signa de Soibelin, on tavan que pequavé 'na valse su la râta, ein delé de Velâ-Bozon, tot pré dè Mourzi.

Dein son dzouveno teimps, l'étaï zu gangana tant qué pè Turin, po avai l'occasion de sé gonclia de tzatagnés et de vin d'Asti, kâ à la trablia, c'étaï n'artiste, mâ, à l'ovradzo, on rudo taquenet. Assebin nion nel'amavé à causa dâa sa dzapa dè leinga dâo carcérrou qu'avaï adé quoquon à degrussi, mémameint contre son vesin, Dzebelion, qu'étaï pardon on crâno cò, mâ que ne falliai pas allâ cresenâ aobein gâ la défrepenaye.

On dzo que cé pécilio dè Matou avai lo coai que leï démedzivé, l'ai tant fè pour einmourdzi Dzebelion, que stuce leï eimmandza, su lo porta-pipa, la plie rude morniclia qu'aussé èta administrâu du lo Sonderbon, kâ Matou a dzefa, tot écouessi, tant qué de l'autre côté dè la tzerraïre, s'embroula, lè quattro fè ein l'ai, dein la pacotta yo bœllavé : « Hé ! se vo plié mè pouro z'amis, veni vito verré se ne su pas tiâ ». H.

L'homme et la bête.

Nous empruntons à l'*Ami des animaux*, organe officiel des Sociétés protectrices des animaux de la Suisse romande, les détails suivants sur l'instinct chez les bêtes, et quelques renseignements sur la brutalité de l'homme à l'égard de certains animaux.

Au point de vue purement physique la plupart des animaux sont mieux partagés que l'homme. Ils ont la vue plus perçante, l'ouïe plus fine, le flair et l'odorat plus subtils. Ils sont prompts et agiles. Quand ils veulent prendre un élan ou faire des bonds, ils atteignent leur but plus sûrement que le plus adroit tireur. Tandis que l'homme vient au monde aussi nu d'esprit que de corps et a besoin de plusieurs années pour son éducation, l'animal dès sa naissance est en état de pourvoir à ses besoins et pratique plusieurs arts ou métiers sans les avoir jamais appris. A défaut de la raison, les bêtes sont douées d'un sens pratique extrêmement juste pour tout ce qui concerne leur existence matérielle. Incapables de raisonner, elles ne déraisonnent jamais. Dépourvues de toute notion du bien et du mal, elles sont étrangères au vice comme à la vertu. Formées à la grande école de la Nature, elles suivent docilement toutes les inspirations.

Pour désigner les aptitudes, les merveilleuses facultés des animaux, on a inventé un mot spécial, l'*instinct*.

L'*instinct* peut se définir : une force innée qui pousse les animaux et parfois aussi l'homme à accomplir en dehors de toute pré méditation ou imitation certains actes utiles à la conservation de l'individu ou de l'espèce.

L'*instinct* des animaux se manifeste surtout par le sens d'orientation, par la télépathie, enfin par une sorte de divination qui leur donne le pressentiment des choses futures.

Le sens d'orientation est mentionné dans la Bible : Le milan dans le ciel connaît quand son temps